

**Scénario du film «1943 — Maréchal Alexandre Vassilievski. Chroniques historiques avec Nikolai Svanidze»** écrit par Marina Joukova, traduit par l'IA, et précédé d'un résumé également rédigé par l'IA.

### **Résumé du scénario :**

*Le texte retrace la trajectoire du maréchal Alexandre Mikhaïlovitch Vassilevski en la plaçant au cœur des grands tournants de la Seconde Guerre mondiale et de l'évolution du régime stalinien. En février 1943, en pleine euphorie de la victoire de Stalingrad, Vassilevski reçoit de façon inattendue le grade de maréchal, à peine un mois après avoir été promu général d'armée. Ce geste de Staline vise aussi à rééquilibrer le tandem stratégique qu'il forme avec Gueorgui Joukov, devenu maréchal un mois plus tôt. Les deux hommes, complémentaires – Joukov brutal et fonceur, Vassilevski méthodique et prudent – deviennent le véritable centre de commandement de la seconde moitié de la guerre.*

*Le récit revient longuement sur la bataille de Stalingrad, à la fois comme tournant militaire et tragédie humaine. Staline interdit l'évacuation des civils, faisant de la population – y compris des enfants de Leningrad évacués – un otage de sa politique de “pas un pas en arrière”. Le bombardement du 23 août 1942 transforme la ville en brasier, plonge les caves dans les cris des enfants et entraîne des dizaines de milliers de morts. Sur le front, la défense désespérée du Don et la retraite vers Stalingrad sont illustrées par le témoignage du colonel Utvienko, dont la division est pratiquement anéantie. Dans la ville en ruines, la 62<sup>e</sup> armée de Tchouïkov s'accroche à une mince bande de rive sur la Volga, recevant renforts et munitions au prix de pertes effroyables. C'est cette ténacité, combinée à la préparation secrète de la contre-offensive par Vassilevski et Joukov, qui permet l'encerclement de la 6<sup>e</sup> armée de Paulus en novembre 1942.*

*Vassilevski apparaît comme un stratège lucide mais souvent en conflit avec Staline. Avant Stalingrad, il s'était opposé à l'offensive de Kharkov en 1942, mal préparée et sous-dotée, dont il avait prévu la catastrophe – catastrophe qui ouvre précisément la route de Stalingrad aux Allemands. Il se heurte également à Staline lors de la tentative de Manstein de dégager Paulus : prenant sur lui de déplacer la 2<sup>e</sup> armée de garde sans autorisation, il frôle le tribunal avant que Staline n'entérine tardivement sa décision. Vassilevski revendique dans ses mémoires sa prudence comme qualité de commandement, car elle vise à éviter des sacrifices inutiles.*

*Le texte souligne aussi sa position ambivalente vis-à-vis de Staline. Homme de faits, il voit clairement le lien entre les purges de 1937–1938 et la faiblesse de l'Armée rouge en 1941 – divisions commandées par des capitaines, état-major démantelé, poste de commandement souterrain refusé avant la guerre. Mais il continue, presque inconsciemment, de dissocier “les répressions” de la personne de Staline, comme s'il s'agissait d'un destin anonyme. L'anecdote sur son père prêtre, qu'il a dû renier pour faire carrière, montre à la fois la brutalité du système et le curieux respect personnel que Staline semble avoir pour ses origines religieuses.*

*Après Stalingrad, le récit élargit le cadre à la bataille de Koursk et aux grandes opérations de 1943. Vassilevski et Joukov s'opposent à l'idée d'un coup préventif et convainquent Staline de laisser les Allemands attaquer les premiers, ce qui permet de briser leur offensive et d'enchaîner par une vaste contre-offensive soviétique. La libération de Kharkov, les crimes nazis (camions à gaz, exécutions de masse) et le premier procès de guerre sont décrits à travers le regard de l'écrivain Konstantin Simonov, présent comme témoin.*

*Parallèlement, le texte montre comment Staline profite du tournant de la guerre pour remodeler l'URSS en empire : réintroduction des épaulettes et des ordres militaires tsaristes, abandon de l'Internationale au profit d'un nouvel hymne national, rapprochement spectaculaire avec l'Église orthodoxe (rencontre avec les métropolitains, restauration du patriarcat, création d'un organe d'État pour gérer l'Église). À Téhéran, fort du prestige de Stalingrad, Staline négocie avec Roosevelt et Churchill un ordre d'après-guerre où l'URSS obtient une zone d'influence élargie, notamment via le redécoupage de la Pologne.*

*Enfin, le texte évoque l'après-guerre : les relations difficiles de Vassilevski avec Staline, aggravées par le mariage de son fils avec la fille de Joukov, et son éviction sous Khrouchtchev. Homme peu porté sur la politique, ancien séminariste devenu chef d'état-major puis ministre de la Défense, il restera jusqu'au bout un professionnel de la guerre, plus à l'aise dans les plans d'opérations que dans les intrigues du pouvoir. Avec humour, ce maréchal célèbre aimait parfois se présenter en disant : « Je suis le père du célèbre architecte Vassilevski. »*

## **Scénario :**

### **1943 – Alexandre Vassilevski**

Le 16 février 1943 est publié le décret du Présidium du Soviet suprême de l'URSS attribuant le titre de maréchal de l'Union soviétique à Alexandre Mikhaïlovitch Vassilevski. Pour Vassilevski, ce décret est tout à fait inattendu. Un mois à peine auparavant, il n'avait reçu que le grade de général d'armée. La promotion de Vassilevski au rang de maréchal intervient treize jours après la liquidation, près de Stalingrad, du groupement de Paulus et l'achèvement de la bataille de Stalingrad. Joukov, lui, est devenu maréchal un mois avant Vassilevski.

Après la guerre, après la mort de Staline, sous Khrouchtchev déjà, un soir, deux maréchaux se trouvent en voiture — Joukov et Vassilevski. Joukov est ministre de la Défense de l'URSS.

Vassilevski est son premier adjoint. Joukov dit à Vassilevski :

— Alors, Sacha, ne penses-tu pas qu'il serait temps que tu t'occupes de l'histoire de la guerre ?

Vassilevski comprend la question.

— Comment ça, Gueorgui, qu'est-ce que ça veut dire ? Que je dois comprendre qu'il faut partir à la retraite ? Que le moment est venu ?

Joukov répond :

— Oui. La question a été discutée, et Khrouchtchev insiste pour ton départ à la retraite.

Vassilevski présente sa démission. On lui conserve tout : son traitement complet, un aide de camp, une voiture. Peu après, il subit un premier AVC. Quand il se remet, Joukov a déjà été démis de ses fonctions de ministre. Vassilevski revient du retrait et reprend du service au sein du groupe des inspecteurs du ministère de la Défense, ce qu'on appelle le « groupe paradisiaque ». Dans le passé, après la guerre, Vassilevski avait occupé le poste de ministre de la Défense. Pendant la guerre, à partir de 1942, il est chef de l'état-major général. Il écrit dans ses mémoires :

« Staline s'est adressé à moi à plusieurs reprises au nom de la Stavka du Commandant suprême

pour me proposer d'assumer les fonctions de chef de l'état-major général. À chaque fois, au cours de ces conversations, je le priais instamment de ne pas le faire. Malgré toutes mes insistantes et convaincantes requêtes, le 26 juin 1942, par ordre de la Stavka, j'ai été confirmé dans les fonctions de chef de l'état-major général. »

Un mois plus tard, le 23 juillet 1942, Vassilevski arrive sur le front de Stalingrad.

Ce jour-là, le 23 juillet, la défense de la rive droite du Don est tenue par le commandant de la 33<sup>e</sup> division de garde, le colonel Utvienko.

Extrait du récit du colonel Utvienko, recueilli par Konstantin Simonov peu après les combats :

« Les Allemands nous auraient vite avalés si nous ne nous étions pas enterrés en rase campagne, jusqu'au-dessus de la tête. De moins en moins de munitions et de vivres. La nuit, on envoyait les blessés à l'arrière sur des chameaux. Les Allemands eux aussi subissaient de lourdes pertes. Nous contre-attaquions. Les Allemands tués restaient derrière, en profondeur dans notre dispositif. On ne pouvait plus respirer, c'était la puanteur. Nous nous battions encerclés. Puis l'ordre est venu de percer vers l'est. Nous avons percé, avec environ trois cents hommes de pertes. Mais la nuit, les Allemands sont passés encore plus à l'est et ont refermé l'anneau. Ils nous fauchaient au pistolet-mitrailleur. Plusieurs commandants se sont suicidés. Près d'un millier de tués. Je tirais avec le dernier canon. Les Allemands se sont précipités sur la pièce. J'ai sauté de la falaise dans le marais. Ensuite j'en ai retrouvé quatre autres. Puis nous avons fini par être une vingtaine. On se battait pour l'eau. On lançait des grenades pour reprendre au Fritz une gamelle d'eau, et à manger il n'y avait rien. Après, nous nous sommes retrouvés à environ cent vingt avec des armes. Nous avons traversé le Don à la nage. Huit hommes se sont noyés. Mon aide de camp était feldsher-accoucheur. Mais il a tué plus d'Allemands qu'il n'a soigné des nôtres. Il a traversé le Don sans pantalon, mais avec son automatique. Après la traversée, nous étions environ six cents rassemblés. Puis nous nous sommes battus près de Stalingrad. Il restait 160 hommes de la division. Avant les combats, moi-même je ne savais pas de quoi j'étais capable. »

Voilà comment, avec de tels combats, on se repliait vers Stalingrad. Et on s'y est arrêtés.

Stalingrad : la limite de la retraite.

Vassilevski écrit dans ses mémoires : « Une part importante des habitants refusait d'être évacuée. » Difficile de dire s'il savait comment la situation se présentait réellement.

Dans la nuit du 20 juillet, Staline s'entretient avec le secrétaire du comité régional de Stalingrad, Tchouïanov. Staline exige : premièrement, assurer des cadences élevées de travail pour l'industrie de la ville ; deuxièmement, interdire l'évacuation de la population civile de la zone des combats à venir. La directive stalinienne du 20 juillet précède son célèbre ordre n° 227 du 28 juillet, connu sous le slogan « Pas un pas en arrière ». L'expérimentation de cet ordre se fait sur la population civile de Stalingrad — sur les vieillards, les femmes et les enfants. Ils n'ont pas le droit de quitter la ville qui porte son nom, à lui, Staline.

Au printemps 1942, on avait amené à Stalingrad des enfants de Leningrad ayant survécu au premier hiver du blocus. Ils partagent désormais le sort de tous les autres, enfermés par l'ordre de Staline. À Stalingrad, il n'y aura même pas les minima de pain de la ville assiégée. Les gens sont abandonnés à leur sort. La ville compte 500 000 habitants, sans compter les réfugiés d'Ukraine, les évacués des régions centrales et les blessés, très nombreux, dans les hôpitaux. Les Allemands occuperont toute la ville, à l'exception du district Kirovski et, partiellement, du district Krasno-Oktyabrsky. D'après le rapport de la direction du NKVD de la région de Stalingrad après la libération de la ville : « Sans

compter le district Kirovski, on a recensé 7 655 civils. » Sur plus de 500 000. C'est tout ce qu'il restait dans la ville de femmes et d'enfants, après que Staline eut personnellement interdit l'évacuation.

Le 23 août commence le bombardement le plus violent de Stalingrad. Ce jour-là, Vassilevski se trouve à Stalingrad. Ce n'est plus une ville, mais un gigantesque brasier. On ne donne même plus l'alerte aérienne. Les bombardements se succèdent à des intervalles de trois minutes. Les maisons s'écroulent, ensevelissant ceux qui se cachent dans les caves. Dans les caves, c'est un hurlement continu d'enfants. Les caves ne protègent plus, et les gens remontent à la surface, en enfer. Une ancienne habitante de Stalingrad, Olga Kozyreva, se souvient : « Des foules de femmes avec des enfants couraient vers la Volga, renversant et piétinant les uns les autres, perdant leurs enfants. Partout on voyait des petits tout seuls, beaucoup étaient blessés. »

Les Allemands bombardent particulièrement féroce­ment les berges et les traversées, où l'on amène les blessés. Toute la rive est en flammes. La traversée continue sous les bombes. Les barques pleines de gens coulent au milieu de la Volga. Lors du bombardement du 23 août, quarante-deux mille personnes périssent. Le 23 août, les Allemands atteignent la Volga.

En plein milieu de ce terrible bombardement allemand, dans la nuit du 23 au 24 août, Vassilevski reçoit une directive de la Stavka :

« Mobilisez les trains blindés et faites-les circuler sur la voie ferrée circulaire de Stalingrad. Battez-vous avec l'ennemi non seulement le jour, mais aussi la nuit. Utilisez à profusion des écrans de fumée pour effrayer l'ennemi. »

La directive montre que Staline n'a aucune idée de ce qui se passe à Stalingrad. À ce moment-là, la ville et la Volga sont déjà en flammes.

L'assaut allemand contre la ville commence le 13 septembre. C'est le début d'un combat sans précédent par son acharnement pour la ville, qui durera jusqu'au 2 février 1943. À l'intérieur de la ville, la défense est tenue par la 62e armée du général Tchouïkov et la 64e armée du général Choumilov. Tchouïkov est nommé au commandement de l'armée la veille de l'offensive allemande, le 12 septembre. Le général Vassili Tchouïkov est la figure principale à Stalingrad, face au général Friedrich Paulus. Tchouïkov est un homme qui s'est trouvé au bon endroit au bon moment, si tant est qu'on puisse dire cela d'une guerre de rues dans une ville en ruines. Tchouïkov est un commandant dur, résolu, indépendant et personnellement intrépide. C'est un commandant au cœur de la bataille. Le combat qui lui échoit se livre pour chaque maison, pour un atelier d'usine, pour un talus de chemin de fer, pour un mur, enfin, pour un simple tas de gravats. C'est un combat rapproché permanent. Les Allemands sont déjà sur le mont Mamaïev, ils ont déjà pris l'usine de tracteurs. Dans la nuit du 18 octobre, le poste de commandement de Tchouïkov est de nouveau déplacé. Désormais, il se trouve à ciel ouvert, directement sur la rive de la Volga.

Les restes de la 62e armée tiennent une étroite bande riveraine sur la rive occidentale de la Volga. Mais cela signifie qu'ils peuvent, malgré les bombardements, recevoir de l'autre rive des renforts, des munitions, des vivres, et donc créer une menace de contre-attaques. Les divisions qui traversent la Volga pour venir au secours de Tchouïkov sont fauchées presque entièrement. Ce sont les divisions commandées par Rodimtsev, Lioudnikov, Batiouk, Joloudiev, Sologoub. Mais en s'accrochant à la rive de la Volga, Tchouïkov gagne la bataille pour la ville. Les Allemands s'enlisent dans Stalingrad. Le commandement allemand donne l'ordre de passer à la défensive.

Dans ses souvenirs, Vassilevski mentionne à peine Tchouïkov. Cela s'explique. Tchouïkov défend Stalingrad. Mais les pensées de Vassilevski — en tant que stratège, puis mémorialiste — sont ailleurs. Le 12 septembre, c'est-à-dire la veille du jour où commence l'assaut allemand de Stalingrad, Vassilevski et Joukov se présentent à Staline avec une proposition de contre-offensive. Vassilevski écrit : « Cette décision fut prise à la mi-septembre, après un échange de vues entre Staline, Joukov et moi. Staline imposa un régime de secret absolu sur toute la préparation de l'opération. »

Les préparatifs, avec des déplacements constants de Vassilevski et de Joukov dans la région de Stalingrad, se poursuivent jusqu'au début de novembre. Vassilevski écrit : « La Stavka m'a confié la coordination de l'action des trois fronts du secteur de Stalingrad lors de la contre-offensive. »

Le tandem Vassilevski–Joukov s'est constitué de façon informelle et rapide. C'est un tandem brillant, devenu de fait le centre directeur de la seconde moitié de la guerre. Joukov, qui ne tolère aucun obstacle à l'exécution de ses plans et de ses ordres, et Vassilevski, minutieux, prévoyant. Vassilevski est correct avec ses subordonnés. Il n'a rien du militaire typique, ou il fait un peu vieux style. Avec les fautifs, il s'exprime ainsi : « J'espère que mes remarques ne resteront pas sans suite. Ayez donc l'obligeance, dorénavant, d'être plus ponctuel. » En 1942 – début 1943, Vassilevski a un grade inférieur de celui de Joukov. Vassilevski est colonel général, Joukov général d'armée. Quand, en janvier 1943, Joukov devient maréchal et Vassilevski général d'armée, la situation se complique et la pression de Joukov s'accroît. C'est là que Staline donne à Vassilevski le titre de maréchal pratiquement sans intervalle après son grade précédent. Le tandem Vassilevski–Joukov est une chance inouïe pour Staline. Il lui est vital. Et Staline, distribuant les étoiles sur les épauettes, le ménage et le protège.

Pour Vassilevski, dans ses mémoires, la figure de Staline est difficile. Pendant la guerre, il est proche de Staline, il est représentant de la Stavka, chef de l'état-major général, en contact permanent avec lui. Au cours de la guerre, il le rencontre plus de 200 fois. Joukov, 126.

Mais Vassilevski est un homme de l'état-major, il tient aux faits, et sa lucidité professionnelle l'emporte sur sa vénération pour Staline.

Vassilevski rencontre Staline pour la première fois pendant la guerre de Finlande. Le chef d'état-major d'alors, Chapochnikov, a été convoqué pour discuter du plan de guerre. Vassilevski, du fait de son poste, vient avec lui.

Voici ce que Vassilevski en racontait à Konstantin Simonov : « Chapochnikov a énuméré toutes les forces et moyens nécessaires pour mener la guerre contre la Finlande. Staline l'a tourné en ridicule. Il a dit quelque chose comme : pour venir à bout de cette... Finlande, vous exigez des forces énormes. Il n'y a absolument pas besoin de tout ça. »

Ensuite, Staline prend la décision suivante : « L'état-major général ne s'occupe pas de la Finlande, qu'il s'occupe d'autres affaires. »

Autrement dit, il met l'état-major général hors circuit. Et, de plus, il dit à Chapochnikov qu'il doit se reposer, lui donne une datcha à Sotchi et l'envoie en vacances. Les officiers de l'état-major sont eux aussi dispersés dans diverses missions d'inspection.

« Ce qui s'est passé ensuite est bien connu, dit Vassilevski. La guerre de Finlande a été pour nous une grande honte. » Il la juge sans politique, juste en militaire.

Vassilevski poursuit : « Au début de la Grande Guerre patriotique, l'état-major général a été démantelé. Tous ceux qui constituaient la tête de l'état-major ont été envoyés sur divers fronts, ce

qui n'a pas contribué au bon fonctionnement de l'ensemble. Staline, au début de la guerre, avait donc fait éclater l'état-major général. Et, si vous voulez savoir, malgré toutes nos insistances avant la guerre, il ne nous avait même pas été permis d'organiser un poste de commandement souterrain. Ce n'est que le premier jour de la guerre qu'on a commencé à gratter la terre dans la cour de la 1<sup>re</sup> Maison du commissariat du peuple à la Défense, à creuser un abri. C'est à peine croyable, mais le département opérationnel de l'état-major a travaillé jusqu'en août dans un entrepôt de vêtements. Ce n'est qu'en août qu'on a aménagé des locaux à la station de métro Kirovskaïa et dans l'immeuble voisin où s'est ensuite installé l'état-major pendant la guerre. Voilà comment les choses se présentaient en réalité. »

Vassilevski se souvient de mai 1942, de la tentative tragique de libérer Kharkov. L'état-major jugeait l'opération mal préparée, risquée, et proposait d'y renoncer. Staline n'écoute pas. Il donne son feu vert à l'opération de Kharkov, mais sans fournir les forces supplémentaires nécessaires, en ordonnant de se débrouiller avec les moyens disponibles et en interdisant à l'état-major d'intervenir. L'offensive s'enlise au bout de cinq jours. Dans la situation critique qui en résulte, Vassilevski rapporte deux fois dans la même journée, le 17 mai, à Staline la nécessité de stopper l'offensive. Il a immédiatement mesuré toute la gravité du danger qui menace les troupes. Mais Staline dit : nous continuerons l'offensive. Et, le lendemain, 18 mai, il exige la poursuite de l'attaque, rendant inévitable l'encerclement de nos troupes. Les Allemands confirment le pire pronostic de Vassilevski. Le 19 mai, un encerclement de nos forces, catastrophique par son ampleur, devient un fait. Le même jour, le commandant du front du Sud-Ouest, Timochenko, donne de son propre chef l'ordre de stopper l'offensive. Staline entérinera cette décision sur fond d'encerclement accompli.

Vassilevski déclare : « À la suite de l'échec près de Kharkov, la situation et le rapport des forces dans le sud ont changé en faveur de l'ennemi. Cela lui a assuré la possibilité de percer vers Stalingrad et le Caucase. »

La position de Vassilevski à Kharkov, puis à Stalingrad, à Koursk et lors des opérations ultérieures lui vaut la réputation d'homme calculateur et même prudent. À cela, il répond dans ses mémoires : « Quant à ma calculatrice et ma prudence, à mon sens, il n'y a là rien de mauvais. Le chef militaire a un travail tel qu'il est responsable de la vie de milliers et de dizaines de milliers de soldats, et c'est son devoir de peser chacune de ses décisions. Le calcul et la prudence ne sont pas des qualités négatives, mais positives pour un commandant. »

L'opération de Stalingrad n'est pas seulement la première de toute la guerre à avoir été soigneusement pensée, mais aussi exécutée avec assurance et compétence. La contre-offensive commence après un an de retraite. La peur de l'échec est extrêmement forte, dans les troupes comme au commandement. Deux jours avant l'opération, le commandant du 4<sup>e</sup> corps mécanisé, c'est-à-dire de l'unité principale de choc, Volski, craque. Il écrit à Staline que l'offensive est vouée à l'échec, qu'il faut renoncer à l'opération. La veille de l'offensive, Staline convoque Vassilevski à Moscou pour parler de la lettre de Volski. Vassilevski déclare qu'il ne voit aucune raison d'annuler l'opération. Staline se met en liaison téléphonique avec Volski. Volski donne sa parole d'exécuter la mission.

Avant l'offensive, un soldat, Kovalenko, écrit à sa mère : « Je suis vivant. Et dans une seconde, peut-être, je serai tué. Parce qu'ici, la vie se compte en secondes. Vous avez beau écrire "ne pense pas à la mort", je ne crois pas que je resterai en vie. Car les combats sont très violents. Beaucoup de monde a déjà été tué. Les cadavres jonchent le sol. Allemands et nôtres, les pauvres, pourrissent. Si

seulement on les enterrait, au lieu de les laisser traîner comme des gerbes. Les chars roulent sur les corps comme sur du bois. »

Le 18 novembre, Vassilevski retourne près de Stalingrad.

Le 19 novembre, à 7 h 30 du matin, commence notre contre-offensive sous Stalingrad.

Le 23 novembre, les troupes des fronts du Sud-Ouest et de Stalingrad se rejoignent près de la ville de Kalatch et achèvent l'encerclement de la 6e armée de Paulus.

Une puissante formation commandée par Manstein tente de briser l'anneau soviétique de l'extérieur. La menace est sérieuse. Il n'y a pas de réserves.

Vassilevski essaie d'entrer en contact avec Staline. Impossible. Sans attendre la communication, il propose de sa propre initiative au commandant de la 2e armée de garde, Malinovski, de se porter à la rencontre de Manstein. Malinovski commence l'exécution de la mission. Les troupes se mettent en mouvement. Enfin, Vassilevski réussit à joindre Staline. Il lui demande l'autorisation au sujet de la 2e armée de garde, déjà engagée. Joukov y est catégoriquement opposé. Il a ses propres plans pour la 2e armée de garde. Staline donne raison à Joukov. Et refuse sèchement à Vassilevski, en disant que la question serait examinée par le Comité de défense de l'État. Vassilevski attend la réponse pendant deux jours. Une réponse négative signifierait le tribunal. Dans ses mémoires, il écrit sèchement : « J'attendais avec une grande inquiétude la décision de la Stavka. » Ce n'est que le 14 décembre, à 22 h 30, qu'il reçoit le « feu vert » de Staline. Manstein est arrêté aux approches du Nouvel An 1943.

Jusqu'à Noël 1942, dans la 6e armée encerclée de Paulus, la ration quotidienne de pain par personne est de 100 grammes. Après Noël, 50. En supplément : une soupe faite avec les os de chevaux déterrés. Il fait -30 à -35 degrés. Les soldats allemands se réfugient dans les caves des ruines. Dans ces pièces froides et sombres se trouvent ensemble des malades, des fous, des agonisants et des morts. Une lettre dit : « Bientôt nous y passerons tous. » Dans les bulletins d'information allemands, Stalingrad n'est pas mentionné par un mot.

Des ultimatums soviétiques demandant la reddition sont adressés les 8, 17 et 25 janvier 1943.

Paulus demande des instructions à Berlin. Hitler répond : « La capitulation est inacceptable. » Le 30 janvier, Paulus est promu feld-maréchal. Le 31, nos unités encerclent le grand magasin où se trouve l'état-major de la 6e armée. Le feld-maréchal Paulus se rend à un lieutenant-chef de char de 22 ans, Fiodor Ilchenko. Ilchenko se souvient : « Sur le lit était assis un vieux type, très âgé, mal rasé, dans un pull de couleur indéfinissable. L'uniforme pendait sur une chaise. À côté se trouvait un superbe accordéon. Paulus s'est levé du lit et a péniblement articulé : "C'est la fin !" — Alors, c'est la fin, lui ai-je répondu. Et le feld-maréchal a hoché la tête devant moi, simple lieutenant. »

Ensuite, on part pour Beketovka, où Paulus est accueilli par le commandant de la 64e armée, Choumilov. Autour d'eux, des photographes. Devant eux, un buffet aux produits d'une variété exceptionnelle. Paulus exige que ses hommes soient nourris. On le lui promet. Tous passent à table. Le général Choumilov lève son verre : « À votre santé. » Formellement, le commandement de la 6e armée n'a pas annoncé la capitulation. En 1943, Paulus refusera de signer un ordre prescrivant à ses soldats de déposer les armes, au motif qu'il se trouve en position de prisonnier de guerre.

Au milieu des années 1970, Vassilevski lit un récit dans lequel figure Paulus. Son commentaire : « Pour parler franchement, l'essentiel est que Paulus n'y soit pas montré comme un imbécile, mais comme un commandant compétent. Dans l'encerclement, il agit avec énergie, il souffre pour ses subordonnés. Or, comment montre-t-on chez nous le camp ennemi ? Hitler — un caporal enragé,

Manstein — un balourd des balourds. Alors, contre qui avons-nous donc mené une guerre si dure ?  
»

En 1943, on amène Paulus au camp de transit opérationnel n° 27 du NKVD à Krasnogorsk. En juillet 1943 est créé là le Comité national « Allemagne libre ». Puis une organisation antifasciste, « Union des officiers allemands », composée principalement de prisonniers de Stalingrad. Paulus qualifie cela de trahison d'État. Il signe un texte de protestation. On le transfère d'un camp pour généraux à un autre. En 1944, il appose sa signature au bas d'un appel aux soldats et au peuple allemand : « Je considère comme mon devoir de déclarer que l'Allemagne doit écarter Adolf Hitler et instaurer une nouvelle direction d'État. » Il parle à la radio, signe des tracts. En Allemagne, son fils est arrêté. Sa femme, qui refuse de renier son mari, ainsi que sa fille, sa belle-fille et son petit-fils sont envoyés au camp de Dachau. Ils seront libérés en avril 1945. Après la guerre, on emmène Paulus se soigner en Crimée. En 1946, Vassilevski le rencontrera dans un site spécial à Tomilino. Ils évoqueront Stalingrad. Ensuite, le feld-maréchal adressera à Vassilevski une demande de retour en Allemagne. Vassilevski transmettra la requête de Paulus à Staline. Staline dira : « C'est trop tôt. » Et ajoutera : « Vous, Vassilevski, vous n'êtes pas un homme politique. »

Vassilevski n'a jamais cherché à faire de la politique. Il a terminé le séminaire théologique de Kostroma. Il rêvait de travailler pendant trois ans comme instituteur dans une école de campagne, puis, après avoir économisé de l'argent, de faire des études d'agronomie ou d'entrer à l'Institut de topographie de Moscou. Avec le début de la Première Guerre mondiale, ses plans changent brutalement. Il écrit : « Après la déclaration de guerre, j'étais submergé par des sentiments patriotiques. Les slogans sur la défense de la patrie m'avaient emporté. » En février 1915, il se retrouve à Moscou, à l'école militaire Alexeïev. Il en sort enseigne. En février 1917, il est capitaine d'état-major. En décembre 1917, il est démobilisé. Jusqu'en avril 1919, il ne participe pas à la guerre civile. Il travaille comme instituteur dans la province de Toula. Puis, en avril 1919, il est appelé dans l'Armée rouge. Sa carrière commence là. En 1927, Vassilevski est commandant de régiment à Tver. De là, il passe à l'état-major. Il entre au parti en 1938, en plein Grand Terreur.

Dans ses mémoires intitulés « L'œuvre de toute une vie », Vassilevski évoque les commandants soviétiques Ouborevitch, Egorov, Yakir, Toukhatchevski. Il les caractérise, de façon particulièrement élogieuse pour Ouborevitch. Mais pas un mot sur le fait qu'ils ont été fusillés. Dans ses mémoires, il ne parle pas du tout des répressions dans l'armée. Il a été beaucoup plus franc dans ses conversations avec Konstantin Simonov en 1967. « Que dire des conséquences pour l'armée de 1937–1938 ? Sans 1937, il n'y aurait peut-être pas eu de guerre en 1941. Le fait que Hitler se soit décidé à attaquer en 1941 doit beaucoup à son appréciation du degré de destruction de nos cadres militaires. Que dire quand, en 1939, il y avait des divisions commandées par des capitaines, parce que tous ceux qui étaient au-dessus avaient été arrêtés d'un bout à l'autre ? En 1941, Staline savait très bien que l'armée n'était pas prête pour la guerre et, par tous les moyens, s'efforçait de la retarder. »

Dans cette conversation avec Simonov, Alexandre Mikhaïlovitch Vassilevski est franc à deux égards. D'abord, il dit clairement que les répressions dans notre armée et le début catastrophique de la guerre sont directement liés. Ensuite, le clair esprit d'état-major qu'il est révèle un rapport quelque peu irrationnel à Staline. Les répressions comme un destin anonyme, Staline comme s'il n'y était pour rien : les répressions d'un côté, Staline de l'autre.

En hiver 1940, Vassilevski est invité à déjeuner chez Staline au Kremlin. L'un des toasts de Staline est porté à la santé de Vassilevski. Celui-ci n'est alors qu'adjoint du chef de la direction opérationnelle de l'état-major. Ensuite, Staline dit en public : « Dites-moi, s'il vous plaît, pourquoi vous, et vos frères aussi, n'aidez-vous absolument pas votre père matériellement ? »

Le père de Vassilevski est prêtre. Vassilevski écrit dans ses souvenirs : « J'ai répondu que depuis 1926, j'avais rompu tout lien avec mes parents. Dans tous les formulaires, il est indiqué que je n'ai pas de relations avec eux. Autrement, je n'aurais pas appartenu au parti et je n'aurais guère servi dans l'Armée rouge des ouvriers et paysans, encore moins dans le système de l'état-major général. Et lorsque j'ai reçu une lettre de mon père, j'en ai immédiatement informé le secrétaire de la cellule du parti, et celui-ci m'a enjoint de ne pas reprendre de contact avec mes parents. Staline, en présence des membres du Politburo attablés au déjeuner, a ordonné que je rétablisse immédiatement des relations avec mes parents et que je leur apporte une aide matérielle régulière. J'avais le sentiment que Staline me portait une sorte de respect intérieur. Peut-être cela tenait-il à mon origine ecclésiastique. Staline, lui aussi, avait achevé un séminaire théologique. »

Staline a raison : Vassilevski n'est pas un homme politique. Ce n'est pas la moindre des raisons pour lesquelles Staline le tenait en estime.

En 1943, le 15 février, nos troupes libèrent Kharkov. Exactement un mois plus tard, après six jours de combats extrêmement durs, les Allemands, sous la direction du même Manstein, reprennent Kharkov pour la seconde fois. Dans la ville, on dit : « Les seconds Allemands sont arrivés. » Ce sont des unités SS. Ils pendent les gens directement aux balcons. Les policiers se déchaînent. Les exécutions ont lieu en pleine rue. Dans les lieux très fréquentés, au marché de l'Annonciation, on organise des rafles. On encercle la foule, l'anneau se resserre. Puis les Allemands ouvrent l'anneau d'un côté et lâchent les bergers allemands. Ils poussent la foule affolée dans la direction voulue, vers les camions à gaz. On entasse les gens dans les véhicules, on ferme les portes et on fait passer à l'intérieur les gaz d'échappement. Pendant que le camion roule jusqu'aux faubourgs, les gens à l'intérieur suffoquent.

Kharkov sera libérée pour la seconde fois le 23 août 1943. La libération de Kharkov est le final de la célèbre bataille de Koursk. Les concepteurs de l'opération de Koursk sont Vassilevski et Joukov.

Le 15 avril 1943, Hitler dit de l'offensive qui se prépare près de Koursk : « J'ai décidé, dès que les conditions météorologiques le permettront, de lancer l'offensive. La victoire près de Koursk doit être un flambeau pour le monde entier. »

Nous attendons le début de l'offensive allemande. D'après les renseignements, dès le mois de mai, l'état-major avertit deux fois les fronts du saillant de Koursk d'une possible offensive allemande dans les jours à venir. Les Allemands ne passent pas à l'attaque. L'état-major fixe une nouvelle date — le 26 mai. Côté allemand, pas de mouvement. Le Conseil militaire du front de Voronej demande à Staline l'autorisation de porter un coup préventif à l'ennemi. Vassilevski écrit : « Staline s'est montré très intéressé par cette proposition, et il a fallu à Joukov et à moi un certain effort pour le convaincre de ne pas le faire. »

Les Allemands ne déclenchent pas leur offensive jusqu'à la mi-juin. « Mais nous savions déjà avec précision, par tous les types de renseignements, que les fascistes avaient achevé leurs préparatifs », se souvient Vassilevski. L'impatience gagne le commandant du front de Voronej, Vatoutine. Il tente de convaincre Vassilevski : « Alexandre Mikhaïlovitch, nous allons laisser passer l'instant favorable, nous allons le manquer. Il faut que ce soit nous qui commençons. »

Vatoutine téléphone à Staline, propose d'attaquer les premiers. Staline dit à Vassilevski que la proposition de Vatoutine mérite la plus grande attention. Vassilevski dit à Staline qu'il serait beaucoup plus avantageux pour nous que l'ennemi commence le premier. Le 2 juillet, Vassilevski reçoit l'information que l'offensive allemande est inévitable d'ici le 6 juillet. Il en informe Staline, demande l'autorisation de prévenir les fronts et lui lit le projet de directive préparé pour ceux-ci. Staline approuve le texte.

Le 4 juillet, on capture un soldat de la 168e division d'infanterie allemande. Il indique que les troupes ont reçu des rations sèches et une dose de vodka, et que l'offensive commencera le 5. Le 5 juillet, l'offensive allemande commence. Elle dure moins d'une semaine et se termine par un échec. Cet échec est la défaite lors de la bataille de chars de Prokhorovka. Vassilevski écrira sobrement dans ses souvenirs : « Il m'a été donné d'être témoin de ce duel titanesque de deux armées d'acier. » Puis il reproduira le texte du rapport écrit adressé à Staline sur le déroulement de cette bataille. Ce document se termine par les mots : « J'ai retardé l'envoi de ce rapport en raison de mon retour tardif du front. 2 h 47. 14.07.43. De la 5e armée de chars de garde. »

Ensuite viendra le premier salut pour Orel et Belgorod. Et aux enfants de Moscou, qui avaient gardé l'horreur des bombardements, on expliquera à la maison que ce n'est qu'un salut, et eux refuseront encore longtemps d'y croire.

En décembre, à Kharkov, libérée à la suite de l'opération de Koursk, s'ouvre un procès contre trois SS et un Russe qui ont participé à la mise à mort de gens à l'aide d'un véhicule spécialement aménagé. On pourrait croire que les accusés ne sont que de petits rouages dans l'immense système de destruction. Le principal accusé est un certain capitaine Wilhelm Langheld, les autres ont des grades encore plus modestes. Le Russe n'est pas chef de la police, mais chauffeur du camion à gaz. Pourtant c'est le premier procès de la guerre. Les accusés s'efforcent de répondre correctement aux questions. Mais ils sont incapables de se rappeler combien de personnes ils ont tuées sur leurs ordres. Deux cents, trois cents ou quelques milliers. L'accusé russe témoigne d'un certain respect pour la technique du gaz, il dit : « Je considérais que cette exécution était humaine. » Ils racontent avoir fusillé 450 malades mentaux et qu'alors, de la foule des condamnés, s'était élevé un cri : « Fous, qu'est-ce que vous faites ! » Konstantin Simonov, présent au procès, écrit : « Ils parlaient de sang-froid, en disant : "j'ai tué", "j'ai abattu", "je les ai poussés et enfermés", "j'ai appuyé sur la pédale des gaz". Et dans ces "je", "je", "je" qui se répétaient jour après jour dans la salle d'audience, il y avait quelque chose d'in vraisemblable, même après tout ce que j'avais vu à la guerre. »

Les quatre sont condamnés à la pendaison publique. Simonov se rend sur la place. Il écrit : « Les Allemands s'efforçaient jusqu'à la dernière seconde de conserver leur contenance. Le chauffeur du camion à gaz, Boulanov, tombait par terre, glissant des mains de ceux qui le retenaient, et fut pendu comme un sac informe de fumier. La foule sur la place, pendant toute la durée de l'exécution, gardait un silence concentré. Ni alors, ni plus tard, je n'ai regretté d'être venu là, sur cette place. Je ne parle que pour moi, car de telles choses, chacun en décide pour soi. »

Le 1er décembre 1943, Staline revient de Téhéran à Bakou, où il a rencontré Churchill et Roosevelt. À Bakou, il monte dans un train. Le train pour Moscou s'arrête à la gare de Stalingrad. Staline fait une tournée dans la ville, ou plutôt dans ce qui en reste. En décembre 1943, Stalingrad, pour Staline, n'est pas une ville détruite jusqu'aux fondations. Stalingrad, c'est un tournant, un tournant brutal après lequel la conversation qu'il vient d'avoir avec Roosevelt et Churchill à Téhéran est devenue

possible. Bien sûr, d'abord avec Roosevelt. Tous deux sont séduits par un système de régulation des relations internationales d'après-guerre dans lequel les États-Unis et l'URSS jouent le rôle principal. Churchill croit peu à la coopération avec l'URSS après la guerre. Lorsqu'il est question de l'ouverture d'un second front, Churchill se prononce pour un débarquement allié dans les Balkans. Il espère ainsi barrer la route aux troupes soviétiques vers l'Europe du Sud-Est et empêcher l'expansion de l'influence soviétique. Mais Roosevelt et Staline insistent pour que le second front soit ouvert dans le nord de la France. Autrement dit, les troupes alliées iront non pas couper la route à l'armée soviétique, mais à sa rencontre. Cet accord est conclu à Téhéran : le second front sera ouvert dans le nord de la France en mai 1944. Le soutien de Roosevelt à Staline s'explique. Staline promet, après la capitulation de l'Allemagne, d'entrer en guerre contre le Japon. Ce sera une violation du pacte de neutralité avec le Japon, signé par l'URSS en avril 1941 et qui a sauvé l'URSS d'une attaque à l'Est. En 1945, Vassilevski planifiera et conduira une opération brillante contre l'armée japonaise du Kwantung, forte d'un million d'hommes.

Staline achève sa tournée dans Stalingrad. Tout autour, des bouts de murs, des carcasses vides d'immeubles, des tas de gravats où s'affairent des silhouettes noires et isolées. À Téhéran, on est parvenu à un accord sur la Pologne. La frontière orientale de la Pologne restera celle tracée en accord avec Hitler en 1939. La frontière occidentale polonaise est repoussée jusqu'à l'Oder, cette fois avec l'accord de la Grande-Bretagne et des États-Unis. L'URSS a déjà rompu, en 1943, les relations avec le gouvernement polonais en exil et crée sur son territoire l'« Union des patriotes polonais », forme une division polonaise. C'est le début du chemin conduisant à l'instauration en Pologne d'un nouveau régime pro-soviétique. L'accord de Téhéran avec les alliés sur l'agrandissement du territoire polonais à l'Ouest signifie l'extension de la future zone d'influence de l'URSS en Europe.

On ne s'est pas encore entendus sur le partage de l'Allemagne. Staline monte dans le train à la gare de Stalingrad et part pour Moscou. À Stalingrad, il portait une simple capote et une casquette sans insignes. À Téhéran, il était vêtu de l'uniforme militaire couleur moutarde qui brillait grâce aux épaulettes qui venaient d'être introduites dans l'Armée rouge.

Les épaulettes, dont l'Armée rouge s'était débarrassée après la révolution, sont réintroduites en janvier 1943. Le 17 janvier 1943, le journal *Izvestia* publie l'ordre n° 25 du commissaire du peuple à la Défense, I. V. Staline, « Sur l'introduction de nouveaux insignes et les changements dans la tenue de l'Armée rouge ». Presque toute la deuxième page du journal est occupée par les photographies des nouvelles capotes, vareuses, uniformes et casquettes. Vassilevski écrit : « Lorsqu'on prit la décision d'introduire les épaulettes, Staline demanda au chef du service de l'arrière, le général Khrouliov, de lui montrer des épaulettes de l'ancienne armée russe. Les examinant, Staline s'adressa à moi : “Camarade Vassilevski, montrez-nous quelles épaulettes vous portiez autrefois.” »

Épaulettes et uniformes tsaristes sont réhabilités en 1943. Certes, des soldats en uniforme à col droit, pour la première fois depuis la révolution, avaient déjà été présentés au garde-à-vous devant Churchill lorsqu'il était venu à Moscou en août 1942. Mais avant la bataille de Stalingrad, cela restait ponctuel. En 1943, les épaulettes et uniformes remis en honneur sont, pour Staline, des attributs d'un empire renaissant — son empire. Et ce ne sont pas les seuls. Vassilevski écrit : « Il faut dire, en passant, que les ordres Souvorov, Koutouzov, Alexandre Nevski, Nakhimov ont également été institués sur proposition de Staline. Dans son cabinet, pendant la guerre, étaient accrochés les portraits de Souvorov et de Koutouzov. » En 1943, Staline renonce à l'ancien hymne,

l'Internationale. L'Internationale avait été créée en 1888 comme hymne révolutionnaire international du prolétariat. Il était ensuite devenu l'hymne de l'URSS. À l'été 1943, Staline commande un nouvel hymne national. Il en édite le texte personnellement.

C'est également en 1943 que Staline opère un tournant dans son attitude envers l'Église orthodoxe. Le soir du 4 septembre, Staline échange des vues avec Beria et Malenkov sur la question de savoir s'il doit recevoir les métropolites Serge, Alexis et Nicolas. Tous conviennent qu'il le doit. On téléphone à Sergueï, locum tenens patriarcal. Après vingt-cinq ans de terreur bolchevique contre l'Église, les métropolites se rendent pour la première fois au Kremlin, où Staline les reçoit en présence de Molotov. Staline remercie l'Église pour son travail patriotique pendant la guerre.

Staline demande quelles sont les principales difficultés que rencontre l'Église. Le métropolite Serge répond : « Le problème principal, ce sont les élections patriarcales, mais en temps de guerre, il est difficile de réunir un concile local, il faudra du temps. »

Staline demande : « Et ne pourrait-on pas faire preuve de "rythmes bolcheviques" ? » Puis il donne l'ordre de mobiliser l'aviation pour transporter les participants au concile local.

Le métropolite Alexis soulève la question de la libération de certains évêques se trouvant dans les camps et les prisons. Staline dit : « Présentez une liste, nous l'examinerons. » Quand on l'examinera, on constatera que seuls deux d'entre eux sont encore vivants.

Staline déclare que l'Église peut compter sur le soutien total du gouvernement. Puis il se tourne vers les métropolites : « On m'a rapporté que vous vivez très mal : appartement à l'étroit, vous achetez vos provisions au marché, vous n'avez aucun moyen de transport. Le gouvernement voudrait savoir quels sont vos besoins. » Il poursuit : « Il ne vous convient pas d'acheter au marché, et c'est trop cher. L'État vous fournira donc des denrées aux prix d'État. Et encore une chose. Nous vous donnerons deux ou trois voitures de tourisme avec carburant. » Staline les accompagne jusqu'à la porte.

Il donne ensuite des instructions pour la création du Conseil pour les affaires de l'Église orthodoxe russe. À sa tête sera nommé le chef de la 4e section de la 3e direction du NKVD, Gueorgui Karpov, qui avait jusque-là organisé la surveillance des dignitaires religieux. Staline dit à Karpov : « Dans votre activité, vous mettrez davantage en avant l'indépendance de l'Église. » Puis il s'adresse à Molotov : « Il faut informer la population de la rencontre avec les métropolites. »

Le concile local, malgré la consigne de Staline sur les rythmes bolcheviques, ne peut être réuni. Le 8 septembre, on ouvre un concile épiscopal. Si l'on traduit en langage de parti, par rapport au concile local, le concile épiscopal est à peu près ce qu'est un plénum du Comité central par rapport à un congrès. Le métropolite Serge est élu patriarche. Le patriarche Serge, puis après sa mort le patriarche Alexis, appellent Staline « le chef envoyé par Dieu ».

Avant même la rencontre avec les hiérarques de l'Église, Staline décide de dissoudre le Komintern — l'Internationale communiste, créée pour la propagande et l'exportation de la révolution mondiale. La révolution mondiale n'intéresse plus Staline. Il commence à édifier un empire bolchevique à forte tonalité de grande puissance et une politique extérieure conforme. Une guerre dans laquelle le tournant vers la victoire est déjà évident est un moment idéal pour cela. Staline le sent sans se tromper.

Après la guerre, lorsque Vassilevski devient ministre de la Défense, ses relations avec Staline sont très difficiles. Le fils aîné de Vassilevski, Youri, se souvient : « Mon père m'a appelé et m'a dit : "Si

quelque chose m'arrive, c'est toi qui seras le plus âgé. Ne faiblis pas." » La situation est aggravée par le fait que le fils de Vassilevski épouse la fille de Joukov, Era. Après la guerre, Staline s'oppose fermement aux relations amicales entre les principaux chefs militaires de la guerre. Les liens familiaux sont de fait interdits.

Le plus jeune fils du maréchal devient architecte.

Le maréchal Vassilevski, parfois, en se présentant, disait : « Je suis le père du célèbre architecte Vassilevski. »